

PORTÉE ET LIMITES DE LA TRADUCTION

Eugenio COSERIU

Eberhard-Karls-Universität Tübingen

1.1. Dans ce qui suit nous nous proposons de présenter, sous une forme très succincte, les fondements et les traits essentiels d'une théorie réaliste de la traduction, théorie qui, à son tour, devrait constituer le fondement d'une linguistique de la traduction. C'est, en bonne partie, une théorie nouvelle, mais ce n'est pas «rien d'autre qu'une nouvelle théorie» (encore une théorie!); ceci, justement parce que c'est une théorie «réaliste», qui aspire à identifier des principes universels dans les faits eux-mêmes, et non pas un modèle plus ou moins arbitraire imposé aux faits. En général, être «réaliste», dans le domaine des sciences et de la théorie qui y correspond, c'est dire — ou aspirer à dire — «les choses telles qu'elles sont» (*t^a xnta éj l·gein*); et dans les sciences humaines (ou «de la culture»), c'est dire les choses telles qu'elles se présentent au «savoir originaire» de l'homme à propos de soi-même et de ses activités libres. Ainsi, la tâche de la théorie, dans le domaine de ces sciences, c'est de rendre explicite et de justifier par des principes au niveau de la réflexivité (c'est-à-dire, de la pensée réfléchie et fondée) ce que les sujets des activités en question savent intuitivement : de transformer, pour le dire avec Hegel, ce qui n'est que *bekannt* en *erkannt*, ou bien, pour le dire avec Leibniz, de transférer la *cognitio clara confusa* (connaissance parfaitement claire et sûre, mais intuitive, non rationnellement fondée) au niveau de la *cognitio clara distincta et adæquata*. Dans le cas du langage et de la linguistique en général, les sujets à considérer sont les sujets parlants en tant que tels; dans le cas de l'activité linguistique particulière qu'est la traduction, ce sont les traducteurs. Le théoricien du langage formule explicitement les principes que les sujets parlants (et lui-même en tant que tel) appliquent ou suivent intuitivement dans leur activité de parler (et de comprendre la parole); le théoricien de la traduction formule explicitement les principes que les (bons) traducteurs (et lui-même en tant que traducteur) appliquent intuitivement dans l'opération traduisante.

1.2. Or, que sait le traducteur en tant que (bon) traducteur? Tout d'abord, il a, sans doute, en ce qui concerne les langues qu'il utilise, une connaissance qui va au delà de la connaissance purement intuitive des sujets parlants en tant que tels. En effet, il en a une *cognitio clara distincta*, bien que non encore *adæquata* : une connaissance de technicien. Ainsi, il connaît les signifiés de ces langues ainsi que leurs emplois et les correspondances «usuelles» entre ceux-ci. Il sait, par exemple, que certaines dents s'appellent en espagnol non seulement *dientes* (qui est le terme générique), mais aussi *muelas* (terme spécifique); qu'à ital. *vengo* correspond en espagnol, dans certains emplois, *vengo* et, dans autres emplois, *voy*, même s'il ne peut pas spécifier quelle est, dans ce cas, l'opposition fonctionnelle en sémantique structurale; qu'alle. *auf* correspond «normalement» à fr. *sur*, mais que ce *auf*, dans *auf der StraÙe*, se traduit par *dans* s'il s'agit d'une «rue» (*dans la rue X*) et par *sur* s'il s'agit d'une «route» (*sur la route de Lowviers*); tandis que l'italien, tout en employant, comme l'allemand, un seul terme (et, par conséquent, un seul signifié), dit, à peu près comme le français, *nella*

strada et *sulla strada* selon qu'il s'agisse d'une «rue» dans une localité ou d'une «route», d'un «chemin» etc. De même, il sait que *dent de sagesse* se traduit en espagnol par *muela del juicio*, et non pas par * *diente* (ou *muela*) *de la sabiduría*; que «bouc» se dit en italien *capro* et en allemand *Bock*, mais que le «bouc émissaire» est en italien *capro espiatorio* et en allemand *Sündenbock* («bouc des péchés»); que le «bon sens», en espagnol, n'est pas «bon» (*bueno*), mais «commun» (*sentido común*), et qu'en allemand, en dehors d'être «sain», il est «entendement de l'homme» (*gesunder Menschenverstand*); que le «danger de mort» est en allemand «danger de vie» (*Lebensgefahr*); que *Dommage!*, en tant qu'exclamation de regret, se traduit en espagnol par «pitié» (*¡Lástima!*), en portugais par «peine, douleur» (*Que pena!*) et en italien par «péché» (*Peccato!*); qu'en allemand *keine Ursache* correspond, dans la plupart des contextes, à *aucune cause*, *pas de cause*, mais qu'en tant que réplique à un remerciement ce n'est jamais *aucune cause* (ce qui, en français, serait incompréhensible), mais, par exemple, *pas de quoi*, et qu'en espagnol la réplique à un *Merci beaucoup* (*¡Muchas gracias!*) peut bien être *No hay de qué*, mais qu'elle peut aussi être *Usted se las merece*. Il sait aussi qu'il ne traduit pas allem. *Guten Morgen!* par * *Bon matin!*, mais «normalement» par *Bonjour*, et que *Bonne matinée!*, *Je vous souhaite une bonne matinée*, qu'il pourrait bien dire en français, ne correspondraient pas à *Guten Morgen!*, mais plutôt à *Einen schönen Vormittag!*, *Ich wünsche Ihnen einen schönen Vormittag*, qui n'ont pas, en allemand, le statut de formules de salut. Mais, surtout, il sait par expérience que, si, en sa qualité de technicien de la traduction il doit tout d'abord connaître toutes ces équivalences «usuelles» ou «normales», cela ne lui suffira pas, puisque, dans tel ou tel texte à traduire, n'importe quelle parmi ces équivalences pourra être suspendue ou se présenter comme inacceptable et que d'autres équivalences imprévues pourront s'y imposer; équivalences qu'il devra «inventer» sous sa responsabilité de traducteur-créateur, bien que toujours d'une façon raisonnable et justifiable, c'est-à-dire, d'accord avec les exigences du texte original. Et s'il est en même temps théoricien et qu'il veuille aboutir à une *cognitio distincta et adaequata* de sa propre activité, il se demande ce que tout cela veut dire au niveau des principes de la traduction.

1.3. Du reste, le titre même de la présente contribution est une «traduction», peut-être pas tout à fait heureuse, de l'esp. *Alcances y límites de la traducción* ou de l'alle. *Leistung und Grenzen der Übersetzung*; et, dans le sens «intertextuel», c'est une allusion à *Miseria y esplendor de la traducción* de J. Ortega y Gasset. À propos de ce dernier, on remarquera que le titre de l'essai d'Ortega a été traduit en allemand — et c'est sans doute «la bonne traduction» — par *Glanz und Elend der Übersetzung* (et non pas par *Elend und Glanz* ...), de même que fr. *noir et blanc* se traduit normalement en allemand par *schwarzweiß* (avec les deux noms de couleur dans le même ordre qu'en français), mais en italien, espagnol et roumain par *bianco e nero*, *blanco y negro*, *alb și negru*. On se demande : pourquoi? En vertu de quel principe de la traduction?

1.4. Pour répondre à des questions pareilles, il nous faut, justement, une théorie réaliste de la traduction. Et pour construire une telle théorie, il faut commencer par opérer des distinctions. Par conséquent, d'après le principe formulé par B. Croce, selon lequel *conoscere è distinguere* («connaître, c'est distinguer»), et d'après le plus ancien principe scolastique,

selon lequel 'là où il y a difficulté (rationnelle), il faut faire une distinction', notre théorie se fonde sur une série de distinctions dont le sens va être précisé par la suite; en particulier:

- 1) *objet* et *instrument* de la traduction;
- 2) *contenu de langue* et *contenu de texte*;
- 3) *langue* et *emploi de la langue*;
- 4) *transposition* et *version*.

2.1. Considérons de plus près la première distinction, dont, à la rigueur, découle tout le reste. Certains linguistes ainsi que certains philosophes du langage affirment que la traduction exacte et totale est impossible (la traduction serait bien une nécessité pratique mais elle constituerait en même temps une impossibilité théorique), ceci parce que les langues ne structurent pas de la même façon leurs significations, de sorte qu'aucune langue *x* ne pourrait «dire» (=signifier) exactement ce que dit une autre langue *y*, ou bien parce que les sujets parlants d'une communauté linguistique attacheraient des connotations toujours particulières et spécifiques aux expressions de leur langue (ainsi, le mot *Wald* évoquerait pour un Allemand autre chose que *forêt* pour un Français ou *bosque* pour un Espagnol). D'autres linguistes et philosophes, au contraire, prétendent constater que tout ce qui est dit par une langue peut aussi l'être par d'autres langues, et admettent la possibilité illimitée de la traduction et en déduisent, par conséquent, l'universalité essentielle des significations et de la pensée linguistique. Les uns et les autres ont raison en partie, mais ils se trompent, les uns comme les autres, aussi bien en ce qui concerne le statut véritable et la nature de la traduction qu'en ce qui concerne le rapport entre traduction et langues. Certes, il est vrai que les langues sont des systèmes de significations différemment structurés, aussi bien dans leur grammaire que dans leur lexique, et qu'aucune langue ne peut «dire» (en chaque cas particulier) exactement ce que «dit» (=signifie) une autre langue; mais cette variété n'est pas illimitée et incommensurable (les analogies structurales entre des langues différentes sont, elles aussi, remarquables). Et, en tout cas, la variété de la structure sémantique n'affecte aucunement la traduction, puisque dans la traduction il ne s'agit pas de «dire» ce que «disent» (=signifient) les langues, mais de dire ce qui, dans les discours, est dit *au moyen* des langues. Si la traduction «exacte» (en tant que transposition totale) de beaucoup de textes est, en effet, impossible, elle l'est pour d'autres raisons, et non pas à cause de la diversité sémantique des langues. Celle-ci peut, sans doute, impliquer beaucoup de difficultés *empiriques* à l'heure d'établir des équivalences intertextuelles, mais elle ne constitue pas une limite *rationnelle* de la traduction; au contraire, elle est la condition même de son existence; sinon, la traduction ne serait que remplacement mécanique de signifiants et non pas «traduction» dans le sens propre du terme. Quant aux connotations — qui peuvent effectivement constituer une limite pour la traduction (en tant que transposition) —, elles ne concernent pas les expressions linguistiques mais les «choses» désignées; et si elles restent implicites et ne sont pas dites dans le texte original, on ne peut pas prétendre qu'elles soient transposées dans le texte traduit : seul ce qui est explicitement dit est linguistiquement transposable. Et en ce qui concerne la thèse de l'universalité des significations et de la prétendue possibilité illimitée de traduire, il faut faire le départ entre traduction véritable et soi-disant «traduction des

langues». Il est vrai que, dans le cas de la traduction véritable, tout ce qui est dit *au moyen* d'une langue peut aussi l'être au moyen d'autres langues; mais cela n'implique pas l'universalité des significations ni la traduisibilité des langues, puisque la traduction (en tant que transposition) n'opère pas au niveau des significations et des langues (et encore, l'expression «au moyen d'une langue» est imprécise : il faudrait dire «au moyen des significations d'une langue, dans des discours»). On peut admettre aussi que même ce qui est «dit» (=signifié) *dans et par* une langue en tant que telle peut, en principe, être dit («traduit littéralement», c'est-à-dire, explicité ou expliqué) dans d'autres langues; ainsi, on peut montrer que, pour le français *Tous disent la même chose*, le chinois dit «Homme homme conjointement être analogue dire». Mais dans ce cas il ne s'agit plus de «traduction» au sens propre de ce terme. En effet, la soi-disant «traduction littérale» (calquée) n'est pas traduction : elle est plutôt non-traduction; en tout cas, ce n'est pas la traduction des traducteurs. Et elle n'implique pas non plus la traduisibilité et l'universalité des significations; au contraire, c'est une façon de rendre manifeste la diversité de la structuration sémantique des langues. Du reste, «les langues ne se distinguent pas essentiellement par ce qu'elles *peuvent* dire, mais par ce qu'elles *doivent* dire». Dans les deux cas, l'erreur capitale réside, par conséquent, dans le fait de situer l'opération traduisante au niveau des langues et de considérer que traduire n'est que transposer les significations d'une langue dans les significations d'une autre langue. Or, en réalité, les langues ne se traduisent pas : elles n'en sont pas l'*objet*, mais, avec leur structure matérielle et sémantique, l'*instrument* ou le *moyen* de la traduction. Le véritable objet de la traduction, ce sont les «discours» ou «textes». On traduit certainement au moyen des langues, mais on traduit toujours un discours ou un «texte»; et ce qu'on transpose, ce sont des «contenus de texte», non pas des «contenus de langue». Du reste, *mutatis mutandis*, on pourrait soutenir à peu près la même chose en ce qui concerne la constitution du texte en général ou, mieux encore, la fonction de la langue par rapport à la constitution du texte : la langue en est le moyen et la matière. S'il est bien vrai que la langue «se réalise» dans la parole et, par là, dans les discours ou textes, elle s'y réalise avec ses structures matérielles et sémantiques («signifiants» et «signifiés») en tant que «plan de l'expression» de ceux-ci, pour renvoyer à d'autres contenus, propres à la parole et aux discours; c'est-à-dire que, dans le texte, *les contenus de langue appartiennent, eux aussi, au plan de l'expression et non pas au plan du contenu textuel*.

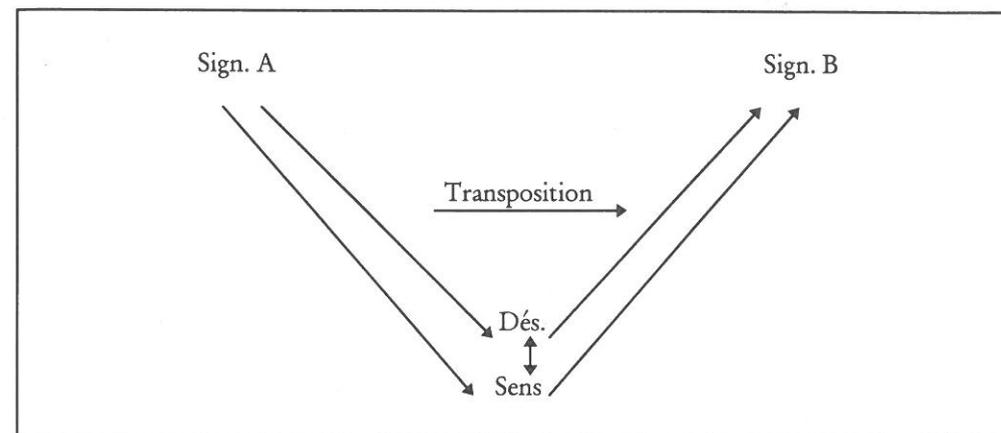
2.2. En effet, «traduire», c'est un type particulier de l'activité de parler : c'est parler au moyen d'une autre langue avec un contenu donné d'avance. Et les unités de l'activité de parler sont, précisément, les discours ou textes. Par conséquent, traduire, c'est dire au moyen d'une langue B («langue d'arrivée») ce qui est dit *dans un discours* au moyen d'une certaine langue, A («langue de départ») ou, plus exactement, produire au moyen d'une langue donnée et dans une situation historiquement déterminée *un discours avec un contenu donné d'avance dans un autre discours* déjà produit au moyen d'une autre langue et, normalement, dans une autre situation historique; ou bien : transférer, en ce qui concerne l'expression, *un contenu textuel* d'une langue A à une langue B. De ce fait, la traduction est triplement déterminée : a) par le contenu textuel donné d'avance; b) par les possibilités d'équivalence sémantique entre les langues impliquées concernant l'expression de ce contenu; c) par la situation historique du traducteur et les finalités propres à son activité traduisante. Nous ne considérons ici que les

deux premières déterminations. Quant à la troisième, nous nous limitons à signaler que nous ne pouvons pas être d'accord avec certaines théories récentes qui tendent à diminuer l'importance du contenu du texte original (en particulier, en ce qui concerne les «intentions» de l'auteur et le sens qu'il prétend exprimer) et à accentuer à l'excès la détermination de la traduction par la situation historique et sociale du traducteur (même par les contraintes auxquelles il est soumis) et par la finalité de l'activité traduisante (en particulier, en ce qui concerne les rapports avec les destinataires de la traduction). En tant qu'activité libre et finaliste, la traduction est sans doute déterminée aussi, dans une certaine mesure, par la situation historique, l'interprétation et les intentions du traducteur (ce qui justifie son éventuelle variabilité, souvent au même niveau d'excellence), mais cela n'implique pas qu'on puisse modifier radicalement le contenu du texte original et arriver jusqu'à ignorer son sens primaire; sinon, la traduction n'est plus traduction mais adaptation, imitation ou parodie. En outre, on ne devrait pas confondre l'intention contingente — déclarée ou non — de l'auteur en tant que sujet empirique avec les intentions et le sens intrinsèques d'un texte : Virgile a pu bien composer les *Géorgiques* en vue d'une finalité pratique (celle d'appuyer la politique sociale, démographique et économique d'Auguste), mais ce n'est pas la finalité intrinsèque et atemporelle du poème. C'est dans ce sens d'ailleurs que la traduction a été depuis toujours conçue comme «translation» d'un texte d'une langue à une autre langue *sensu servato*.

2.3. Mais quel est ce contenu textuel qui doit être conservé dans la traduction, c'est-à-dire, transféré sans réduction du texte original au texte traduit? On a vu que ce ne peut pas être la signification «de langue», qui, dans le texte, appartient à l'expression et *doit* justement être remplacée. Dans le contenu linguistiquement exprimable on doit, en effet, distinguer trois types ou trois couches : le *signifié*, la *désignation* et le *sens*. Le *signifié* est le contenu des signes et des constructions d'une langue donné par les oppositions sémantiques fonctionnant dans cette langue : c'est la possibilité de désignation en tant que délimitée par ces oppositions. Ainsi, par exemple, esp. *venir* (opposé à *ir*) signifie «se transférer vers l'endroit de la première personne» et *ir* signifie «se transférer vers l'endroit d'une des personnes du dialogue (première ou seconde)», tandis que ital. *venire* signifie «se transférer vers l'endroit d'une des personnes du dialogue (première ou seconde)» et *andare* signifie «se transférer vers l'endroit de la troisième personne» (c'est-à-dire vers un endroit en dehors de l'espace du dialogue). La *désignation* est la référence à la «réalité» (chose, fait) ou situation extralinguistique, ou cette même réalité ou situation en tant que pensée et nommée par un signe ou une construction (à la rigueur : par un signifié) de la langue : par exemple, le fait que ital. *venire*, dans tel ou tel contexte, nomme un mouvement vers l'endroit de la seconde personne (*Vengo domani a casa tua*) et correspond, par conséquent, à ce qu'en espagnol est nommé par *ir* (*Voy mañana a tu casa*). Le sens, finalement, est le contenu correspondant à l'intention ou à la finalité d'un discours ou d'un fragment d'un discours; ainsi, par exemple, le fait que *Guten Morgen!* soit en allemand (dans la communauté de langue allemande) une formule de salut ou que *Dommmage!* soit en français une exclamation exprimant le regret. La constatation, la question, la réponse, l'objection, le renseignement, le salut, la promesse, le remerciement, l'injonction, l'ordre, la prière, l'invitation, l'accord, le désaccord, l'interdiction, l'insinuation, l'allusion etc. sont, précisément, des unités de sens (non pas de signification!), unités identifiées du

reste, en bonne partie, dès les Stoïciens en tant que $\lambda\omicron\gamma\omicron\iota$ (modalités du dire). Le «contenu textuel» se compose uniquement de désignation et de sens; et ce sont ces contenus qui constituent l'objet immédiat de l'opération traduisante, c'est-à-dire qui doivent être transposés dans la traduction. Les signifiés, par contre, n'y appartiennent pas : ils sont là seulement pour exprimer désignation et sens et, en tant que faits de langue, ne se traduisent pas; ils sont les instruments de la traduction, c'est-à-dire du transfert de la désignation et du sens. Ainsi, ital. *venire* ne se traduit pas en espagnol par «trasladarse hacia el sitio de la primera o de la segunda persona» (ce qui serait son contenu de langue) : il est tout simplement remplacé par *venir* quand il correspond à la désignation «trasladarse hacia el sitio de la primera persona» et par *ir* quand il désigne un «trasladarse hacia el sitio de la segunda persona». C'est-à-dire qu'il n'est pas traduit comme fait de langue mais comme fait de discours et selon la fonction qu'il a dans le discours considéré. Ou bien : *l'équivalence de traduction ne s'établit qu'à travers la désignation*, qui doit être identifiée pour qu'on puisse traduire; sinon, on ne pourrait traduire ital. *venire* que par «venir o ir», ce qui serait une explication lexicologique et non pas une traduction. De même, si, dans tel ou tel texte, on a à traduire en français ou en allemand ital. *scala*, esp. *escalera*, port. *escada*, roum. *scară*, on doit d'abord identifier le type d'objet désigné dans le texte en question pour savoir si on va traduire par *échelle* ou par *escalier*, par *Leiter* ou par *Treppe*. Ces exemples sont très simples, et même élémentaires. Dans les textes à traduire on trouvera souvent des cas bien plus complexes. Mais le principe est toujours le même : ce qu'on doit «transposer», c'est la désignation, non pas le signifié. Dans d'autres cas, les équivalences s'établissent à travers la désignation et le sens et on garde, dans le texte en langue B, la désignation seulement si elle correspond au même sens; ou bien, s'il s'agit d'expressions figées pour certains sens (ce qui vaut pour beaucoup de petits textes «traditionnels» dans les communautés linguistiques), on les établit directement au niveau du sens. Ainsi, *Quel dommage!* se traduit par *Qué lástima*, *Que pena*, *Che peccato*, roum. *Ce păcăț*, angl. *What a pity* etc., indépendamment de la diversité radicale des (possibles) valeurs désignatives de ces expressions.

Les équivalences de traduction sont, sans doute, des équivalences entre des signifiés, puisque ce sont les signifiés qui, dans le discours, sont les porteurs (l'expression) des contenus textuels, et c'est pourquoi le traducteur doit les connaître très exactement et en détail. Mais elles n'impliquent pas l'identité des signifiés utilisés : elles ne sont que des équivalences par rapport à telle ou telle désignation générique ou concrète (parfois, même singulière) et/ou par rapport à tel ou tel sens dans les discours ou dans tel ou tel discours particulier. Et, répétons-le, elles s'établissent toujours à travers la désignation et le sens. Même dans la traduction apparemment «immédiate», on ne passe jamais directement de signifié à signifié. Par conséquent, le cheminement de la traduction peut être représenté par le schéma suivant:



C'est-à-dire : L'opération traduisante se déroule toujours en deux phases. Dans une première phase — phase «sémasiologique» ou d'interprétation —, on identifie la désignation et le sens nommées par le signifié A; dans la seconde phase — phase «onomasiologique» ou de dénomination —, on rapporte la désignation et le sens au signifié B. Dans la première phase, on «déverbalise» : on se demande quel est le fait extralinguistique ou le contenu de pensée indiqué par le signifié A; dans la seconde phrase, on «reverbalise» : on se demande quel est le signifié de la langue B qui (dans le même contexte) indique (ou pourrait indiquer) le même fait extralinguistique ou le même contenu de pensée (y inclus les sentiments, les attitudes etc.). D'une façon plus prégnante, on pourrait même dire que dans la première phase on *désidiomatise* : on sort de la langue A pour aller vers la réalité et la pensée exprimées dans le texte, et dans la seconde phase on *idiomatise* : on rentre dans le langage et on donne à la réalité et à la pensée reconnues dans le contenu du texte la forme qui leur correspond (ou correspondrait) dans la langue B (nous empruntons ces termes à M. Norman Denison, qui les a proposés pour l'allemand : *entsprachlichen* et *versprachlichen*). La plupart des «erreurs de traduction» sont dues à une désidiomatization incomplète (qui porte aux calques linguistiques) ou à une idiomatization fautive.

2.4. Il faut remarquer en outre que les équivalences de traduction, tout en étant «interidiomatiques», sont avant tout des équivalences «de discours», c'est-à-dire, des équivalences dans *l'emploi de la langue*. En effet, la langue réalisée dans un texte, même s'agissant d'une seule et même «langue fonctionnelle» (=système linguistique plus ou moins homogène), n'est pas (ou n'est pas seulement) la langue en tant que système générique d'oppositions matérielles et sémantiques, mais la langue employée dans telle ou telle situation extralinguistique (situation qui peut aussi être créée dans le texte en question et dans telles ou telles conditions d'intertextualité correspondant à un «style» ou à plusieurs «styles de langue» et à un «univers de discours» déterminé. Or, si le texte à traduire peut (et doit) être «désidiomatisé» en ce qui concerne la relation *signifié-désignation* et *sens*, il ne peut

pas l'être en ce qui concerne le type d'emploi de la langue qu'il présente. Par conséquent, la question que le traducteur doit se poser n'est pas tout simplement «Comment dit-on (ou : dirait-on) la même chose dans la langue B?», mais plutôt : «Comment dit-on la même chose dans la langue B dans la même situation et dans les mêmes conditions d'emploi de la langue?» Cela peut être un exercice intéressant que de traduire un texte dans un autre style de langue que celui de l'original; mais c'est déjà plus qu'une traduction : c'est déjà une *réécriture* (possible aussi, du reste, dans une seule et même langue; cf. les *Exercices de style* de Queneau et leur traduction italienne par Umberto Eco).

2.5. Jusqu'ici nous avons considéré le contenu du texte comme construit uniquement au moyen des signifiés linguistiques et, précisément, comme résultant uniquement de l'emploi «canonique» de la langue : l'emploi dans lequel les signes sont utilisés avec leur fonction sémiotique «normale», c'est-à-dire uniquement pour renvoyer aux désignations et au sens, et où chaque langue fonctionne à la rigueur comme langue universelle, c'est-à-dire, indépendamment de la spécificité historique de ses signes. Mais en réalité, le contenu du texte résulte aussi de la «connaissance des choses» (qui, du reste, détermine grandement l'emploi et l'interprétation des signes) ainsi que de toute une série d'emplois non «canoniques» mais tout de même fréquents; en particulier, l'emploi dans lequel les signes renvoient (ou renvoient aussi) à eux mêmes (emploi «métalinguistique») et l'emploi «icastique», c'est-à-dire de symbolisation ou évocation directe ou indirecte des «faits» désignes et du sens qui y est associé. Dans le premier cas, on peut «désidiomatiser» le contenu du texte parce que, en réalité, il y est déjà «désidiomatisé» pour la compréhension : les signifiants ne sont là que pour renvoyer aux signifiés et ceux-ci ne font que renvoyer aux désignations et au sens. Et on peut ensuite le «réidiomatiser» : établir les équivalences d'expression qui y correspondent dans la langue B; c'est ce qu'on fait au moyen de la *transposition*, selon le schéma ci-dessus. Dans le second cas, on ne peut pas «réidiomatiser», donc parce que la réalité comprise n'est pas explicitement «dite» dans le texte original; ou bien on ne peut ni «désidiomatiser» ni «réidiomatiser», parce que la langue fonctionne dans le texte original avec sa spécificité historique, en tant que «chose», en tant que «réalité» nommée ou en tant que réalité qui évoque par association une autre réalité. De ce fait, la transposition proprement dite y est impossible. La traduction en tant que transposition interidiomatique (concernant les équivalences d'emploi entre les *langues*) touche ici à ses limites rationnelles. Ces limites sont données par la «réalité» implicitement présente dans le texte à traduire et par la langue fonctionnant dans ce même texte en tant que réalité et non pas en tant que système de signes qui désignent au moyen de leurs signifiés. C'est pourquoi la traduction, dans ce cas, doit devenir *version* : opération qui crée ou construit des correspondances pour ce qui n'est pas idiomatiquement transposable. Par conséquent, à l'intérieur de la traduction, il faut distinguer (sans les séparer) deux types essentiellement différents : la *transposition*, en tant que technique qui établit, par rapport au contenu d'un texte, des équivalences interidiomatiques, et la *version*, qui crée ou construit des correspondances strictement textuelles, non interidiomatiques (bien que réalisées en bonne partie avec la matière de la langue B), pour tout ce qui exclut la transposition. La version, elle, dans tous les cas où elle est indispensable (étant la seule traduction possible) n'a pas de

limites rationnelles : seulement des limites empiriques, dépendant des possibilités de la langue dans laquelle on traduit et de l'habileté du traducteur.

3.1. Voyons maintenant de plus près les (types de) problèmes qui se posent à la transposition. Les équivalences interidiomatiques que la transposition établit sont, on l'a vu, des équivalences dans la désignation et le sens ou, mieux, des équivalences *dans l'emploi des signifiés* concernant l'expression des désignations et du sens. Et le critère du traducteur est, dans ce cas, dire «la même chose» en ce qui concerne les désignations et le sens, au moyen de signifiés de — et comme on le dit — dans la langue B. Ceci implique, tout d'abord, que cette «chose» doit être exprimée par des signifiés dans le texte original; on ne peut pas transposer ce qui, dans le texte, est, peut-être, implicite, mais non «dit». Excepté, naturellement, le cas des contraintes linguistiques : de ce qui appartient à la langue utilisée, c'est-à-dire, à l'expression, et non pas au contenu du texte. Ainsi, en traduisant d'une langue romane (en particulier de l'espagnol, italien, portugais ou roumain) en anglais, on ajoutera le pronom («adjectif») possessif là où l'anglais *doit* l'employer, tandis que les langues romanes ne l'emploient pas; et, à l'inverse, en traduisant de l'anglais dans une langue romane, on le supprimera dans les cas où les langues romanes, normalement, ne l'utilisent pas (par exemple, on évitera de dire à chaque pas *ton chapeau, tes mains, ton nez* etc.). On se conformera au critère de dire «la même chose», comme on la dit dans la langue B. Là où, par contre, les signifiés expriment des contenus du texte, la première condition de la transposition est celle de tenir compte de la diversité de la structure sémantique des langues en ce qui concerne les possibilités de désignation. C'est en tenant compte de cette diversité (qui, contrairement à ce qu'on affirme assez souvent, ne constitue pas une difficulté réelle de la traduction) qu'on traduit par exemple ital. *venire* par *venir* en espagnol dans certains cas, et par *ir* dans d'autres cas. Mais souvent la transposition doit aller bien au-delà de cette application stricte des structures sémantiques «homologues» (concernant les mêmes possibilités désignatives.)

3.2. En effet, et premièrement, les langues n'emploient pas nécessairement des signifiés «homologues» pour les mêmes désignations; autrement dit, les mêmes «faits» ne sont pas toujours classés par les langues sous des signifiés homologues. Ainsi, fr. *tromper* est, sans doute, l'homologue de l'ital. *ingannare* et fr. *trahir* est l'homologue de l'ital. *tradire*; cependant, pour *tromper*, dans le sens de 'être infidèle dans la vie amoureuse ou conjugale', l'italien dit *tradire*, ce qui signifie qu'il classe ce fait sous «trahir», et non pas sous «tromper». De même, le fait de jouer d'un instrument musical est classé sous «jouer» en français et en allemand (*spielen*), sous «sonner» en italien (*suonare*), sous «toucher» en espagnol (*tocar*), sous «chanter» en roumain (*a cânta*). Et fr. *dans la rue*, ital. *nella strada*, via-à-vis d'alle. *auf der Straße*, impliquent que la rue dans une localité est conçue en français et en italien comme espace, et non pas comme surface. C'est dans ce même sens qu'il convient d'interpréter les équivalences du type : allem. *Lebensgefahr* — fr. *danger de mort*, ital. *pericolo di morte*, dent de sagesse — esp. *muela del juicio*, ital. *dente del giudizio*, roum. *maseã de minte*; *bon sens* — *sentido común* etc, ainsi que l'exemple souvent cité fr. *trou de la serrure* — angl. *key hole* («trou de la clé»). Dans tous ces cas, la différence n'est pas dans la structure des signifiés mais bien plutôt dans le classement des mêmes désignations sous des signifiés non homologues.

Entre fr. *dent* et esp. *diente* — *muela*, roum. *dinte* — *maseã*, la différence est, effectivement, de structure sémantique, puisque le français (dans le langage non technique) ne fait pas normalement la distinction que font l'espagnol et le roumain entre «dent, en général» et «(dent) molaire», tandis que dans le cas de *dent de sagesse*, *muela del juicio*, *dente del giudizio*, *maseã de minte* etc., la différence n'est que d'application des signifiés dans la désignation. On ne dira pas que *juicio*, en espagnol, «signifie» (à peu près) 'sagesse'; on dira plutôt que les Espagnols appellent la dent de sagesse «dent du jugement». Les exemples qu'on vient de donner ne sont que quelques-uns des plus évidents; mais les cas analogues sont très nombreux dans les langues (même étroitement apparentées), surtout au niveau des syntagmes et des composés.

Quelqu'un pourrait remarquer que cette distinction, très importante en théorie sémantique, n'importe pas autant pour la pratique de la traduction, puisque pour la transposition il ne s'agit que d'appliquer dans ce cas aussi le même critère général : dire «la même chose» comme on la dit dans la langue B. Cela n'est pas sans fondement; cependant, le traducteur doit connaître très exactement ce type d'équivalences, pour pouvoir bien «désidiomatiser» et bien «réidiomatiser»; sinon, il risque de traduire *key hole* par «trou de la clé» et *tradire la moglie* par «trahir sa femme», ce qui pourrait être mal compris.

3.3. Deuxièmement, les langues n'emploient pas nécessairement les mêmes désignations pour renvoyer au même sens. On l'a vu dans le cas de fr. *Domage!* — ital. *Peccato!* etc. Cf. aussi l'interdiction : *Défense d'entrer* — ital. *Vietato entrare* — esp. *Prohibido entrar* — allem. *Kein Zutritt*; l'expression de regret : *Je suis désolé* (*Je regrette*) — ital. *Mi dispiace* (littér. «Ça me déplaît») — angl. *I am sorry* — allem. *Es tut mir leid* — esp. *Lo siento* — roum. *Îmi pare rău* (littér. «Ça me paraît mal»); et la formule (informelle) de salut : *Comment vas-tu?* — ital. *Come stai?* — roum. *Ce mai faci?* (et déjà en latin : *Quid agis?*) — esp. *¿Cómo te va?* (ou : *¿Qué tal?*, *¿Qué hay?*) etc.

3.4. Troisièmement, l'emploi des signifiés n'est pas régi seulement par le système mais aussi par la norme de réalisation.

a) Très souvent, les signifiés «homologues» ne présentent pas la même fréquence dans l'usage courant. Par exemple, l'espagnol est une langue par excellence «verbale» : il a beaucoup de verbes «spécifiants» et les emploie fréquemment; tandis que l'italien, même dans les cas où il a les verbes homologues, les emploie beaucoup moins souvent. Ainsi, *regatear* est courant en espagnol, tandis que ital. *mercanteggiare* l'est beaucoup moins (on dit plus souvent *discutere sul prezzo*); pour *despedirse*, d'usage courant en espagnol, l'italien a *congedarsi*, *accommiatarsi*, *prendere congedo*, mais il les emploie assez peu (on emploie plus souvent le générique *salutare*); et pour esp. *veranear*, l'italien préfère au plus précis *villeggiare* des expressions telles que : *essere in vacanza*, *andare in vacanza*, *trascorrere le vacanze*.

b) Assez souvent les langues préfèrent, pour la même désignation, l'expression avec le même signifié lexical de base mais dans des catégories verbales différentes. Cf., par exemple, allem. *Es ist rutschig!* (en tant qu'avertissement) — esp. *¡Cuidado! Se resbala* — ital. *Si scivola!* et en français même : (*Attention!*) *Ça glisse*; ou bien allem. *Gute Besserung!* — esp. *¡Que se mejore!*

c) Bien fréquentes sont aussi les préférences différentes à l'intérieur des couples synonymiques (ou plus ou moins synonymiques). Ainsi, le français a le couple *ne ... que* et

seulement, *uniquement*, et l'espagnol, le couple analogue *no ... sino*, *no más que* et *sólo* (*solamente*), mais le français préfère, dans la plupart des cas, *ne ... que*, tandis que l'espagnol préfère de beaucoup *sólo* : si, dans un texte espagnol, on ne trouve que *no ... sino*, *no más que*, et non pas *sólo*, on peut assurer que ce texte est une traduction du français (et une traduction peu heureuse). Et à l'intérieur d'une seule et même langue (mais, en partie, dans des registres de langue différents) : des couples *öffnen* — *aufmachen*, *schließen* — *zumachen*, l'usage allemand courant préfère de loin *aufmachen* et *zumachen*.

d) Au domaine de la norme appartient aussi l'ordre préféré, pour des raisons rythmiques, en allem. (type *Glanz und Elend*), ainsi que l'ordre (presque) figé de fr. *noir et blanc*, ital. *bianco e nero* etc.

3.5. L'emploi de la langue n'est pas seulement «technique libre» mais aussi «discours répété», comme dans le cas des locutions figées (et «figurées»), qui peuvent être considérées comme un cas extrême de la «norme». Contrairement à ce qu'on pense, les équivalences interidiomatiques dans ce domaine — surtout au niveau des phrases — sont assez fréquentes; ceci, aussi bien pour des raisons universelles que, dans les mêmes espaces culturels, en conséquence de la diffusion d'une langue à l'autre (et, dans ce cas, l'équivalence concerne souvent aussi la structure interne de ces expressions). Pour les locutions «figurées», la transposition se fait, pour ainsi dire, «à deux étages». On interprète d'abord la locution dans son sens «propre», à l'aide d'une espèce de «traduction interne», on transpose ce sens «propre» et ensuite on cherche dans la langue B une locution figurée équivalente à celui-ci. Par exemple : fr. *en un clin d'oeil* — «en un temps très bref» (esp. «en muy poco tiempo», *en un abrir y cerrar de ojos* (ou *en un santiamén*); allem. *im Nu*, ital. *in quattro e quattro, otto*, roum. *cît ai zice pe^{ste} te* («le temps nécessaire pour dire poisson»), angl. *before you can say Jack Robinson* etc. Si la locution figée n'existe pas dans la langue B (et si le sens du texte le permet), on peut se contenter de la transposition du sens «propre»; autrement, il faut en essayer une «version». Mais l'expérience enseigne que très souvent elle existe. Cf. aussi : esp. *tomar las de Villadiego* — ital. *levare le tende* (ou *tagliare la corda*) — roum. *a spãla putina* (littér. «laver le baril»). Et, au niveau fonctionnel des morphèmes d'étatif : allem. *bettelarm* — esp. *más pobre que un ratón* — ital. *povero in canna* — roum. *sãrac*, *lipit pãmîntului* (littér. «pauvre, collé à la terre»); esp. *más borracho que una cuba* — ital. *ricco sfondato* — roum. *putred de bogat*; esp. *más loco que una cabra* — ital. *pazzo da legare* etc. etc.

3.6. Dans la pratique de la traduction, on constate pourtant souvent que, dans la langue B, il n'y a pas d'équivalence exacte pour telle ou telle désignation parce que la langue en question présente à cet égard une «lacune» de structuration sémantique, ou qu'il n'y en a pas du tout parce que la communauté de cette langue ne connaît pas le «fait» désigné ou parce que, dans la langue A déjà, il s'agit d'une création linguistique de l'auteur du texte original. Ainsi, les langues romanes littéraires n'ont rien pour allem. *seicht*, angl. *shallow* (le contraire de *tief*, *deep*) : on y dit «peu profond», «non profond» etc. Et, inversement, l'allemand n'a pas d'équivalence exacte pour «avoir sommeil» ni, à la rigueur, pour «se coucher» (dans le sens absolu 'se coucher pour dormir') : on y dit *müde sein*, *schlafen müssen* et *zu Bett gehen*, *schlafen gehen*, *sich schlafen legen*. Mais, en réalité, ce premier cas ne pose pas de problème sérieux pour la transposition strictement telle : on y applique le critère général d'y employer

«ce que dit la langue B». Plus problématiques sont les autres deux cas. Ainsi, on a souvent signalé «l'intraduisibilité» d'un mot tel que *neige* dans des langues de communautés qui ne connaissent pas la neige, et les difficultés que pose la traduction de noms d'institutions européennes et de notions propres à la culture européenne dans des langues appartenant à d'autres espaces culturels. Les difficultés sont réelles. Mais il ne faut pas les exagérer en ce qui concerne la traduction comme telle : dans ce cas, on procède comme on procède dans la création linguistique en général, c'est-à-dire qu'on crée l'équivalence par emprunt, par transfert sémantique d'unités de la langue B, par formation analogique sur le modèle de la langue A ou d'une autre langue : le calque linguistique (qui s'applique aussi aux locutions figées) est, dans ce cas, un procédé de traduction généralement admis. Et la transposition reste transposition si elle opère au niveau des équivalences interidiomatiques. Un seul exemple, parmi les milliers de ce type : allem. *Gewissen* a été formé sur le modèle lat. *conscientia* qui, à son tour, était un calque du grec $\sigma\upsilon\nu\epsilon^{\wedge}d\eta\sigma\iota\varsigma$. Et c'est de la même façon qu'on procède dans le troisième cas, s'il s'agit effectivement de création au niveau de la langue (de l'instrument linguistique) et non pas seulement dans le contexte particulier du texte à traduire : c'est-à-dire on crée d'abord l'équivalence dans la langue B (à la rigueur en dehors de l'opération traduisante comme telle) et ensuite on l'applique.

3.7. La transposition idéale devrait permettre de reconstruire le texte original, du moins quant à la désignation et au sens, sinon en ce qui concerne les détails de l'expression. Mais, naturellement, si on ne connaît que le texte traduit, on ne peut pas savoir dans quelle mesure il est «transposition» et dans quelle mesure il est «version».

4.0. Les conditions de la version sont entièrement différentes, justement parce que le contenu des textes n'est pas donné uniquement par l'emploi «canonique» des langues mais aussi par la connaissance (implicite) des «choses» et par des emplois «non canoniques» des signes linguistiques.

4.1. La «connaissance des choses» implicite dans un texte (au sens large, comprenant aussi attitudes et croyances concernant les «choses», valeurs de sens et valeurs symboliques attribuées aux faits extralinguistiques) peut être une connaissance générale humaine ou une connaissance limitée à tel ou tel espace culturel ou même à des communautés plus restreintes. Or, répétons-le, ce qui est implicite ne peut pas être transposé linguistiquement : pour le transposer, il faudrait l'explicitier. Cependant, en traduction, on n'a aucun problème pour ce qui est universel humain (par exemple, la connaissance que l'homme a de son contexte «naturel» ou de son propre corps), parce que cela est présupposé par tout texte, aussi bien par les textes originaux que par les textes traduits. Et il a relativement peu de problèmes lorsqu'on traduit dans le même espace culturel; non pas parce qu'on transposerait l'implicite mais parce qu'on suppose tacitement à peu près la même connaissance générale des choses, les mêmes croyances : l'âne est «bête» et le renard est «rusé» pour toutes les communautés européennes. Les grosses difficultés commencent là où y s'agit d'une connaissance des choses ou des croyances limitées à certaines communautés. Cf., par exemple, le symbolisme attaché aux couleurs (non pas aux *noms* de couleurs!), qui peut être

différent selon les communautés; l'allemand *Dumme Ziege!* (dit d'une femme) n'aurait pas de sens (ou aurait un autre sens) dans une langue romane.

Dans ces cas, le traducteur peut se voir obligé à modifier le texte original, à expliciter ce qui est implicite pour pouvoir le transposer ou à l'expliquer en dehors du texte, à expliciter ou expliquer les croyances et les valeurs attachées aux choses dans ce texte ou enfin à remplacer les «choses» désignées par les choses auxquelles des croyances et des valeurs analogues sont attachées dans la communauté de la langue B. Ainsi, il pourra «traduire» *Jupiter* par *le dieu Jupiter*, *le dieu suprême Jupiter*, s'il traduit pour une communauté qui ignore la mythologie gréco-romaine; ou traduire *noir* par «blanc» et *blanc* par «noir» si, dans la communauté de la langue B, vaut un autre symbolisme des couleurs. Et c'est ainsi que la traduction devient *version*.

4.2.1. Quant aux emplois non canoniques des langues, énumérons-en tout d'abord quelques-uns, parmi les plus fréquents:

a) Les signes linguistiques peuvent être employés avec une sémantique réduite, comme par exemple dans la publicité (où, souvent, ce qui importe, c'est ce que les signes suggèrent et non pas ce qu'ils signifient), ou même sans fonction sémantique linguistique, comme de simples «indices», par exemple en tant que formules alphabétiques ou mnémoniques.

b) Les signes — on l'a dit — peuvent être employés de façon réflexive, se référant à eux-mêmes et représentant, par conséquent, la «réalité» nommée dans le discours (emploi «métalinguistique»); ainsi, on peut parler du mot français *maison*, de sa forme ou de son signifié, et la «réalité» dont on parle est représentée, dans ce cas, par ce même signe matériel (phonique ou graphique)

c) Ils peuvent aussi être employés avec fonction icastique («imitative») directe, pour reproduire ou évoquer, par leur matérialité même, des faits sonores (dans le cas des signes phoniques) ou des images de choses (dans le cas des signes graphiques), ainsi qu'avec fonction icastique indirecte, pour évoquer par exemple (en vertu de la synesthésie), au moyen de leur sonorité, des faits visuels ou autres le vers célèbre de Góngora : *Infame turba de nocturnas aves* évoque et suggère la nuit par le son «obscur» *u* et par la syllabe répétée *tur-tur*. En général, du reste, les signes peuvent contribuer à évoquer du sens par leurs propriétés et combinaisons matérielles (rime, rythme, assonance etc.), et non seulement en poésie.

d) D'autre part, les signes d'une langue peuvent être employés avec fonction icastique et en même temps métalinguistique, c'est-à-dire pour imiter des traits caractéristiques d'autres langues. Ainsi, un nom tel que *Yamamoto Kiétolabo*, chez San Antonio [= *Y a ma moto qui est au labo*] — nom qui nous a été signalé par M. Baldinger —, veut imiter matériellement le japonais; et *Une romaine patrouille!*, dans *Astérix*, est une imitation de la syntaxe de l'anglais.

e) Dans l'emploi canonique, les signes ambigus sont employés chaque fois comme univoques, c'est-à-dire avec l'une ou l'autre de leurs acceptions possibles; mais dans certains textes, ils peuvent être intentionnellement employés «à double sens». Ainsi, dans les jeux de mots, par exemple dans le cas de *Meridol, eine gut Lösung* (réclame allemande d'un produit pharmaceutique) : le *Meridol est* matériellement une «solution» et on le propose comme «solution» de certains problèmes.

f) Finalement, les signes peuvent être employés à dessein avec leur spécificité diatopique, diastratique ou diaphasique à l'intérieur d'une langue historique, ce qui peut servir à

caractériser certains sujets parlants et à évoquer la région dont ils proviennent, leur groupe social etc. Ainsi, par exemple, dans un texte en allemand littéraire, un Bavarois peut être présenté comme parlant avec des formes dialectales bavaroises; et cela peut servir à évoquer pour les lecteurs la Bavière et ce qu'ils pensent de ses habitants (et révéler en même temps des attitudes de l'auteur ou les attitudes qu'il prétend suggérer).

4.2.2. Dans tous ces cas (sauf dans le premier, sous *a*), on se trouve dans l'impossibilité de «désidiomatiser», puisque la langue *y* fonctionne avec et par ses traits spécifiques, non remplaçables : elle *y* fonctionne comme réalité (ou aussi comme réalité), et non (ou non seulement) comme système de signes désignatifs. Et la «réalité» ne se traduit pas, elle peut être présentée, reconstruite, nommée et décrite, mais non pas transposée linguistiquement. Par conséquent, il faut recourir à d'autres procédés : reprendre la réalité désignée en tant que telle, l'adapter, la reconstruire avec la matière de la langue B (refaire avec la matière de celle-ci les procédés mêmes de l'original).

Ces cas ne présentent pas pourtant le même degré de difficulté. Dans le premier, sous *a*) on peut chercher à réduire dans le même sens le «débit» sémantique des signes plus au moins équivalents de la langue B; dans les second, on peut, si le sens du texte le permet, chercher des formules analogues employées dans la communauté de la langue B (mais ce seront, de toute manière, des adaptations, non pas des transpositions). Et dans le cas de l'emploi métalinguistique pur (par exemple dans un ouvrage de linguistique), on reprendra les signes matériels tels quels, puisqu'ils constituent une réalité «présentée» ou «montrée», et non pas quelque chose de désigné par des signifiés. Beaucoup plus complexes sont les cas *c*) — *f*), puisque là les signes linguistiques sont employés à double fonction : d'une part leurs traits spécifiques et de l'autre selon leur signifié (ou deux ou plusieurs signifiés à la fois), de sorte qu'ils sont non transposables et en même temps transposables. Ainsi, on peut «désidiomatiser» et transposer le contenu du vers de Góngora, mais non pas sa valeur icastique; celle-ci doit être «refaite» dans la langue B, et cette reconstruction peut affecter la transposition de la désignation et du sens, puisqu'il n'est pas facile de trouver dans d'autres langues des signes équivalents des deux points de vue. De même, on peut transposer dans une autre langue — par exemple en français — ce qui est dit en bavarois dans un texte en allemand littéraire, mais on ne peut pas transposer les traits «bavarois» du bavarois, puisque le français n'a pas de dialecte bavarois : l'adaptation seule (au moyen d'une identification par analogie avec une variété du français) se présente comme possibilité. C'est, d'ailleurs, aussi le cas de l'emploi métalinguistique dans les textes courants ou littéraires : le plus souvent, les signes *y* sont «présentés» en tant que réalité matérielle et simultanément ils signifient ou évoquent un sens. Ici encore, on ne peut qu'adapter, essayer de construire des équivalences textuelles à l'aide de la matière de la langue B. De plus, pour les jeux de mots, il est difficile de trouver dans d'autres langues des ambiguïtés exactement analogues. Rien que par un hasard on peut adapter exactement *Meridol, eine gute Lösung* — fr. *Meridol, une bonne solution* (parce que *solution* en français permet la même interprétation double que *Lösung* en allemand); mais on aurait beaucoup de difficulté à adapter *Chi beve Neri, ne ribeve* (réclame italienne d'une boisson), avec ses deux lectures possibles : «Qui boit Neri, en reboit» et «Qui boit Neri, boit Neri» (*Chi beve Neri, Neri beve*). Et comment imiter l'anglais quand il s'agit de traduire un texte précisément en anglais?

4.2.3. En conclusion : la version doit souvent être explicitation du texte original, commentaire ou explication de ce texte, reconstruction analogique des procédés du texte A avec la matière de la langue B; adaptation dans une mesure qui dépend de l'intelligence, de l'habileté et du talent du traducteur. Par conséquent, la transposition peut (et doit) être «exacte» (sauf dans les cas où il y a conflit entre désignation et sens et où elle doit opter pour le sens), tandis que la version ne peut être que plus ou moins «heureuse». C'est pourquoi la version ne permet pas normalement la reconstruction du texte original, sinon en ce qui concerne le sens; et parfois elle ne la permet que pour le sens global.

5. On pourrait objecter qu'il ne vaut pas la peine de s'efforcer de traduire des jeux de mots, des formules de publicité ou les plaisanteries superficielles de San Antonio. Mais les procédés que nous avons énumérés ne sont pas limités aux jeux de mots et à la publicité. Ce sont des possibilités de tout type de texte. Et le jeu (sérieux) du double fonctionnement des signes linguistiques est particulièrement fréquent, justement, dans les textes littéraires de tous les temps.

Du reste, la traduction des traducteurs est aussi bien transposition que version. Il faut distinguer les deux types parce que les problèmes en sont bien différents. Mais presque tout type de texte emploie les deux procédés : les «canoniques» et les «non canoniques», et parfois dans des combinaisons inextricables. Les textes littéraires (mais pas toujours) ne se distinguent à cet égard que par le poids qu'y ont les procédés «non canoniques». Par conséquent, toute traduction (sauf des cas extrêmes dans le domaine des sciences dites «exactes») est en partie transposition et en partie version, bien que chaque fois en proportion différente. Et le traducteur idéal doit être en même temps technicien scrupuleux de la transposition et artiste ingénieux capable de donner des solutions «heureuses» aux problèmes de la version.

6. Un mot encore à propos de la «linguistique de la traduction». Comme toute discipline linguistique, la linguistique de la traduction devrait être linguistique *théorique*, linguistique *générale* et linguistique *descriptive*. La linguistique théorique — ou théorie — de la traduction a pour objet la nature et les principes de la traduction et situe celle-ci dans le cadre général du langage et parmi les activités linguistiques de l'homme. La linguistique générale a pour objet la problématique que nous avons esquissée dans nos sections 3 et 4. Se fondant, d'une part, sur la théorie de l'emploi de la langue (pour ce qui est de la transposition) et sur la théorie de la constitution du texte (pour ce qui est de la version) et, d'autre part, sur les résultats de la linguistique descriptive, elle devrait identifier les types de problèmes (ou de difficultés) qui se présentent à la transposition et à la version, ainsi que les types de solutions qu'on y a données dans la pratique séculaire de la traduction, et contribuer ainsi elle-même à la formation et éducation aussi bien du traducteur technicien que du traducteur artiste. La linguistique descriptive, finalement, devrait se concentrer, chaque fois, sur les problèmes de la traduction (ou plutôt de la transposition) d'une langue donnée dans une autre langue donnée (par exemple, du français en anglais) et arriver à confectonner des dictionnaires et des grammaires «de traduction» (qui, selon nous, ne coïncideraient pas avec les dictionnaires bilingues et les grammaires contrastives). Elle devrait se fonder sur la linguistique générale de

la traduction et être, à la fois, la source permanente de celle-ci (dont l'état actuel, en dépit d'une longue série de précieuses contributions partielles, est loin d'être satisfaisant). À notre avis, pour des raisons que nous ne pouvons pas exposer ici, la linguistique descriptive de la traduction ne peut se faire, d'une façon raisonnable et pratiquement fructueuse, que dans une seule direction, et non pas dans les deux directions à la fois ou parallèlement.